

about Tardivel's attitude to the United States and France is really the inverse of his nationalism. This would have been an even better book if it had fleshed out this important dimension fully.

Still, what is offered is well worth having. Put in a broader context it offers some support for Louis Hartz's concept of Quebec as a "feudal fragment" of Europe, and thus opens the way to a fresh look at the entire intellectual history of Quebec in the nineteenth century. This is a work which Professor Savard is well equipped to undertake. Until he does, Canadian scholars will remain indebted to him for what he has already offered: a first-rate study of a man rather accurately dubbed by the *Canada-Revue* as Jules-Paul Torquemada.

Ramsay COOK,
Harvard University.

* * *

JEAN-CHARLES FALARDEAU. — Notre Société et son Roman. Montréal, Éditions HMH, 1967. 234 p. (coll. Sciences de l'homme et humanisme).

Le titre de ce livre est déjà tout un programme : l'étude présuppose en effet une relation étroite entre le roman et la société. Comme écrit M. Falardeau, « la sociologie pose des questions qui entraînent à explorer et les mondes rêvés et le monde humain réel que ceux-ci auréolent et soutiennent » (p. 7). Cependant, devant les diverses tentatives des sociologues de pénétrer « les aspirations, les rêves et les raisons de vivre d'une collectivité » à travers la littérature, il faut examiner de plus près la relation entre l'œuvre littéraire et la société.

L'œuvre littéraire est devenue un objet sacralisé par la tradition littéraire et l'individualisme romantique. Fruit d'un effort individuel elle suppose, cependant, la communauté d'un langage et tout un système de complicité sociale. L'étude de Falardeau fait voir toutes les difficultés du métier de l'historien de la littérature : le passage de l'individuel au collectif, le rapport entre le monde rêvé individuel et le monde social. Depuis cent cinquante ans, la tradition littéraire traque les secrets du livre à un double niveau : de l'intérieur, par l'étude du texte lui-même, et de l'extérieur, par l'érudition biographique. Elle est ainsi amenée à présumer du social et du collectif à partir des témoignages de ce qui est individuel. Or, c'est ce rapport que l'on voudrait aujourd'hui inverser.

Bien entendu, on peut étudier ou même savourer l'œuvre littéraire coupée de toutes les attaches à l'écrivain et au contexte social. Néanmoins, l'œuvre littéraire est le fruit de l'activité humaine. Et depuis une cinquantaine d'années les psychologues, les linguistes et les sociologues scrutent l'homme, tant individuel que collectif, afin de mieux connaître les facteurs qui conditionnent son comportement. Sans aller jusqu'au déterminisme le plus complet, on commence à comprendre la périphérie de l'individualité de l'homme.

Doit-on considérer le roman comme le reflet de la conscience collective ou simplement le considérer comme une sorte de création individuelle qui s'inspire d'éléments que l'écrivain trouve autour de lui ? La sociologie en tant que science essaie d'éliminer ce qui est individuel puisqu'il ne peut pas y avoir de science des individus. Dans une tentative d'élaboration d'une science de la littérature, certains sociologues de la littérature, Lucien Goldmann par exemple, affirment que les véritables sujets de la création culturelle sont les groupes sociaux et non pas les individus isolés.

Dans une telle perspective le rôle de l'individu dans la création littéraire est subordonné complètement à la société; l'œuvre littéraire est l'aboutissement à un degré de cohérence très poussé où se manifestent les tendances collectives, propres à la conscience d'un groupe. L'individu ne saurait établir par lui-même une structure mentale cohérente correspondant à ce qu'on appelle une « vision du monde ». Une telle structure ne s'élabore que par un groupe, l'individu pouvant seulement la pousser à un degré de cohérence très élevé et la transposer sur le plan de la création imaginaire, et de la pensée conceptuelle.

Dans ses tentatives de saisir les relations entre les romanciers et la société, Jean-Charles Falardeau n'élimine pas l'individu au profit de la société, comme le font d'autres sociologues. Réalité sociale, certes, mais cette réalité est en même temps rêvée, transposée, recomposée, transfigurée, refigurée, transcendée. L'écrivain, véritable créateur romanesque, compose « comme avec des thèmes donnés, une structure symphonique qui s'imposera à la fois comme l'écho d'une expérience obscurément familière et comme la révélation d'un inconnu » (p. 76).

Dans l'étude des relations entre les structures de l'univers romanesque et les structures sociales du milieu humain dans lequel l'œuvre apparaît, affirme Falardeau, le sociologue de la littérature doit explorer ce double palier d'intérêt par des démarches différentes. « La première démarche mène de la société vers l'œuvre. Une seconde démarche suit une direction inverse » (p. 124). La démarche la plus importante, cependant, est celle qui prend son point de départ dans l'œuvre. L'étude détaillée des structures de l'univers romanesque, fait découvrir par la suite la véritable nature des structures culturelles de la société réelle. « Elle veut dépister ce que les univers rêvés nous apprennent de l'univers social concret » (p. 124).

Dans la première partie du livre de Falardeau, on trouve sept études déjà publiées dans des revues entre 1959 et 1965. Trois de ces essais présentent un intérêt particulier car ils mettent en évidence des relations entre les œuvres et la société canadienne-française; *Thèmes sociaux et idéologies dans des romans canadiens du XIX^e siècle*; *Le désir de départ dans des romans canadiens du XIX^e siècle*; *Les milieux sociaux dans le roman canadien-français*. A partir des analyses ainsi développées, l'auteur construit partiellement « une psychosociologie du passé » de la société canadienne. Les œuvres littéraires, et surtout

les romans, peuvent conduire à la compréhension globale de la mentalité collective, ou de la vision du monde de la société canadienne-française, à un moment donné de son développement.

Une deuxième partie n'est en somme qu'une analyse des univers romanesques de Robert Charbonneau et de Roger Lemelin. Dans cette étude, qui compte 110 pages, Falardeau respecte la double orientation qu'il a élaborée dans les autres études; de la société vers l'œuvre et de l'œuvre à la société. Fidèle à ses principes, Falardeau examine les structures des œuvres de ces deux romanciers sous l'angle des éléments sociaux qui lui semblent déterminants. L'auteur semble attacher une grande importance à l'arrière plan social du roman, à l'encontre de Goldmann : « Devant les visions du monde que nous révèlent les structures des univers romanesques de Charbonneau et Lemelin, nous nous posons donc d'abord la question : Aux visions du monde de quels groupes ou de quels segments significatifs de la société canadienne-française correspondent des visions romanesques ? » (P. 126.)

Il convient de rappeler ici que l'auteur a déjà publié un essai sur la génération de *La Relève*, revue publiée à Montréal de 1934 à 1941. Il s'y est intéressé à l'analyse du milieu social d'où sont issus les collaborateurs ainsi que l'idéologie dominante du groupe. Un des écrivains le plus engagé dans le mouvement fut, en effet, Robert Charbonneau.

Les personnages des romans de Charbonneau sont donc nés dans les années de 1910 à 1915. Ils sont tous ou presque du milieu des bourgeois des affaires et des professions libérales qui ont constitué l'élite dominante de la société québécoise, classe économiquement aliénée et politiquement frustrée. Après une période de prospérité temporaire, durant la première guerre mondiale et pendant les quelques années qui l'ont suivie, les entreprises de caractère familial sont absorbées par le capitalisme anglo-américain, et les Canadiens joueront de nouveau le rôle de subalternes.

A la dépossession des postes de commande de la vie économique s'ajoutait l'interdit idéologique qui condamnait l'acquisition de l'argent et l'initiative commerciale ou industrielle. « Faut-il s'étonner que le jeune Canadien français intellectualisé se soit senti porté, au moment d'entrer dans l'existence, vers la littérature ou le journalisme, comme les personnages de Charbonneau [...] ? [...] Face à des pères déçus et décevants, aux prises avec des pères spirituels, exigeants ou paralysants, il ne pouvait que se sentir incertain de lui-même, tourmenté, démuné devant l'existence » (p. 129).

L'adolescence dans la vision du monde de Charbonneau est l'époque où l'on peut rêver intensément une vie possible au-dessus de la vie réelle : c'est l'âge qui accueille volontiers le rêve irréel des héros de Charbonneau.

Dans l'univers romanesque de Lemelin apparaît le milieu urbain des ouvriers canadiens-français des années 30. Les difficultés d'adaptation à une nouvelle forme de vie et la découverte d'un univers social hétérogène, caracté-

risent le monde de Lemelin. Falardeau remarque : « Le monde urbain canadien-français résume une expérience radicale dans notre évolution et ne signifie rien de moins qu'une société nouvelle à créer et des valeurs nouvelles à trouver ou à inventer » (p. 133).

Depuis les romans de Gabrielle Roy et de Roger Lemelin, la vie rurale est à peu près éliminée du roman canadien. La grande ville, plus souvent un quartier ou une paroisse, devient le centre du roman et, par son importance, écrase les individus. Ce changement brusque, ainsi que le conflit entre des générations et l'incompréhension entre père et fils, reflètent le drame profond de la classe moyenne qui a grandi trop vite et qui n'a pas eu le temps ou n'a pas su trouver les moyens de « se mettre en situation ».

Le contraste entre les univers romanesques de Charbonneau et de Lemelin est frappant. L'univers du premier existe et organise grâce au songe; celui de Lemelin appartient à l'ère de l'action. Cependant, malgré les différences évidentes ces deux univers ont une similitude certaine. Dans les deux cas, les personnages principaux sont des jeunes hommes. « Que le monde de ces jeunes hommes soit intérieur et rêvé, comme chez Charbonneau, ou qu'il soit extérieur et contesté, comme chez Lemelin, il y a chez les uns et les autres une malédiction initiale qui paralyse le désir d'action ou l'élan de contestation » (p. 223).

Depuis une vingtaine d'années l'œuvre littéraire est scrutée par des psychologues et des sociologues. Bien sûr, les historiens de la littérature acceptent difficilement de voir les schèmes traditionnels mis en question ou même rejetés. Malgré des problèmes méthodologiques, dus au fait que les relations entre l'œuvre littéraire et la société ne se sont pas encore saisies d'une façon nécessaire, scientifique et sans équivoque, les tentatives d'élaborer une sociologie littéraire doivent se poursuivre. Jean-Charles Falardeau est un des premiers à tenter l'exploration de la « mythologie de notre inconscient » à travers le roman. Il est à espérer qu'il nous livrera une synthèse de sa pensée. Les études dans son livre *Notre société et son roman* montrent le chemin parcouru depuis 1959 par ce chercheur infatigable.

John HARE,

*Centre de Recherches en Littérature canadienne-française,
Université d'Ottawa.*

* * *

MANUEL ZAMORANO. — *Crimen y literatura; ensayo de una anthologia criminológico-literaria de Chile*. Santiago : Facultad de Filosofía y Educación, 1967. 468 pp.

In most Latin American universities, criminology has been studied entirely from juridical points of view. The modern tendency towards inter-